

Au service secret  
de Marie-Antoinette



Frédéric Lenormand

# Au service secret de Marie-Antoinette

L'Enquête du Barry



© 2019 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0385-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme.*

Mirabeau

## L'air des bijoux

Ce 24 décembre 1770, les grands joailliers Bœhmer et Bassenge se rendaient à Versailles pour présenter à Mme du Barry les plus beaux diamants qu'un roi de France pouvait offrir à une favorite. La comtesse en achetait beaucoup depuis que c'était Louis XV qui payait.

Leur commis, Tobias Kettermann, portait un écrin plat assez large pour contenir un collier en pendentif avec les boucles d'oreilles assorties, et un autre où l'on devinait un bracelet et une aigrette en diamants. Deux gardes discrets les escortaient.

La nuit tombait quand leur carrosse s'arrêta devant le château. Une dame en robe de cour, un mantelet d'hermine sur les épaules, vint leur annoncer que Mme du Barry les attendait à Trianon, le joli pavillon que lui prêtait Sa Majesté. Elle indiqua le chemin au cocher.

La voiture contourna le château par la rue des Réservoirs et franchit la grille qui donnait sur

une avenue rectiligne. Les chevaux trottèrent sur les allées où les arbres centenaires étendaient leurs branches nues comme de longs bras de géants fatigués. MM. Boëhmer et Bassenge avaient cru que la comtesse les recevrait au Petit Trianon, mais c'est devant le grand que leur cocher arrêta l'équipage.

Illuminé, le Grand Trianon ressemblait à une bonbonnière en feu. Deux valets leur ouvrirent une longue pièce percée de hautes ouvertures arrondies et meublée de banquettes de velours rouge. Dans une cheminée du bois brûlait. Ils s'étonnèrent de voir qu'ils étaient seuls.

— Ces messieurs ne savent pas la nouvelle ? dit l'un des valets. M. le duc de Choiseul n'est plus Premier ministre depuis une heure !

Tout ce que le château comptait de courtisans était allé voir le ministre quitter son cabinet pour monter dans la berline qui le conduirait en exil sur sa terre de Chanteloup. Mme du Barry, à qui l'on devait cette disgrâce, s'en était abstenue.

Les cinq visiteurs commentèrent l'événement. Voilà ce que récoltait Choiseul pour avoir injurié

tant de fois l'amie du roi. Entre sa maîtresse et son ministre, Sa Majesté avait tranché.

— Comment cela se passe-t-il, le renvoi d'un Premier ministre ? demanda Bassenge.

Le valet expliqua que les gardes allaient faire monter M. le duc dans une voiture fermée qui franchirait la grille entre deux rangs de cavaliers.

La femme qui les avait accueillis dans la cour du château, sans doute une dame d'honneur de Mme du Barry, vint leur annoncer qu'ils seraient bientôt reçus. Madame mettait la dernière main à sa toilette. Elle voulait être radieuse pour son triomphe et comptait sur les parures qu'ils apportaient pour compléter l'effet.

De nouveau seuls, ils commentèrent l'animosité entre la favorite et le ministre. Ce soir, l'un voyagerait rencogné sur les coussins d'un carrosse solitaire qui roulerait dans le froid nocturne, tandis que l'autre, victorieuse, brillerait des mille éclats des diamants qu'ils lui apportaient. Sous les lustres de Versailles, applaudie de tous. *Sic transit gloria mundi* ! Ils étaient contents de se trouver du bon côté du balancier de la gloire.



— Ne sentez-vous pas une odeur de brûlé ?  
dit Bassenge.

Ils se levèrent de leurs banquettes pour voir ce que c'était. Un panache de fumée grise bien visible sous la lune s'élevait à l'autre bout du parc. Deux nouveaux serviteurs vêtus de la livrée de la comtesse entrèrent avec une collation sur un plateau en argent.

— Les jardiniers brûlaient de vieilles souches tout à l'heure, dit l'un d'eux, le feu sera reparti tout seul. Cela ne durerait pas. Et, au pire, le château possédait plusieurs pompes à incendie que l'on pouvait alimenter grâce aux nombreux points d'eau. Les visiteurs contemplèrent la colonne blanche qui striait le ciel avec d'autant plus de sérénité qu'ils ne couraient aucun danger. Le plateau de biscuits et de rafraîchissements leur semblait d'un plus grand intérêt.

Trois coups de sifflet retentirent non loin. Cela faisait-il partie des mesures contre l'incendie ?

— Non, les gardiens indiquent que les grilles sont à présent fermées jusqu'à demain matin. Vous devrez sortir par l'entrée principale tout à l'heure.

Puis ils ajoutèrent, avec beaucoup de cérémonie :

— Madame vous prie de lui pardonner son retard.

Les deux joailliers comprenaient fort bien que la favorite voulait être au sommet de ses charmes. Elle devait souhaiter remercier Sa Majesté d'avoir renvoyé, pour elle, un ministre qui se dévouait pour le royaume depuis quinze ans. En outre, la perspective d'échanger bientôt leurs bijoux contre une somme exorbitante rendait leur attente délicieuse. Ils se rassirent confortablement sur les banquettes et ne tardèrent pas à sombrer l'un après l'autre dans un sommeil plein de félicité, y compris le commis et les gardes du corps.

Une heure environ s'écoula entre le premier ronflement de M. Bøehmer et le moment où des secousses l'éveillèrent difficilement. Il frissonna. Le feu s'était éteint dans la cheminée, il régnait un froid glacial.

— Que faites-vous là ? demanda un garde en uniforme qui venait de surgir.

— J’apporte à Mme du Barry les diamants qui sont dans ces écrins, répondit le joaillier d’une voix pâteuse.

— La comtesse est au château, vous n’avez rien à faire ici !

Étonnés de voir éclairé le pavillon où patientaient nos deux infortunés, des serviteurs avaient alerté la capitainerie. L’officier de service s’était déplacé avec quelques hommes. La favorite n’était jamais à Trianon les lundis : c’était jour de bal, elle se préparait pour danser.

— Mais elle va avoir besoin de nos bijoux ! répondit Charles Bœhmer, l’esprit encore embué. Voyez donc !

Il ouvrit l’écrin qui reposait sur ses genoux et poussa un cri.

\*

Arrivée d’Autriche au mois de mai pour épouser l’héritier du trône, Marie-Antoinette fut témoin de la discrète effervescence qui s’empara du château ce soir-là. Le Grand Prévôt de France faisait beaucoup d’efforts pour contenir sa nervosité.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle à sa dame d'atour, la princesse de Chimay.

Officiellement, tout allait bien. Personne n'avait dérobé une fortune en diamants dans un salon du Grand Trianon – non, non, pas le moins du monde ! Le Prévôt de l'Hôtel n'avait pas non plus fait verrouiller toutes les issues du domaine. Et on ne recherchait pas une troupe de bandits qui devait se terrer quelque part...

La jeune Dauphine battit des mains. Cette incertitude était excitante comme un roman de Daniel Defoe. Elle avait adoré lire *Robinson Crusoé* et *Les Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders*. Leurs aventures rendaient son quotidien moins morose.

\*

Louis du Bouchet, marquis de Sourches, réfléchissait dans son cabinet de travail. Les bijoutiers Charles Boehmer et Paul Bassenge se tenaient debout et interdits en face de lui.

Il avait hérité de son père la charge de Grand Prévôt de France, aussi appelé Prévôt de l'Hôtel, responsable de la sécurité du château.

Comme ce bâtiment était ouvert à tous les vents, il s'étonnait chaque jour que les princes et princesses ne soient pas détroussés jusque dans leurs appartements et dans leur sommeil. Ils ne devaient qu'à sa vigilance de conserver leurs biens et objets de valeur. Mais ce soir sa sagacité avait été prise en défaut.

Depuis le 9 septembre de cette année, le roi couchait au Petit Trianon avec Mme du Barry, chacun, à Versailles, le savait. Les auteurs du forfait restaient introuvables, en dépit des recherches. Ces éléments conduisaient le premier policier de Sa Majesté à deux hypothèses : l'une désagréable, l'autre épouvantable.

Soit ces crapules avaient fui avec leur butin, en dépit des mesures qu'on avait prises et au mépris de toute moralité. Soit elles étaient encore ici, sous son nez. Et la meilleure explication au fait qu'on ne les avait pas repérées était forcément qu'elles appartenaient au personnel ordinaire du château. Les voleurs avaient revêtu leur livrée habituelle et s'étaient fondus dans la masse de ceux qui servaient quotidiennement le souverain.

Les hommes du Grand Prévôt avaient repéré des traces de fuite. Mais il n’y croyait pas, elles semblaient fabriquées : une corde jetée par-dessus le mur d’enceinte, un plan de la région oublié sur la route, un tas de crottin comme si des chevaux avaient attendu là... Admettons. Mais aucun poste de garde ne les avait vus passer, aucun témoin ne les avait croisés.

Ils étaient la cible d’une mise en scène.

Certes, n’importe qui pouvait entrer, *a fortiori* se promener, dans le parc. La résidence royale était une caverne d’Ali Baba, sans aucun sésame réclamé à l’entrée. Mais il fallait, pour monter ce guet-apens, connaître les usages de l’endroit, les lieux et le fonctionnement du service.

Le ver était dans la pomme.

Au nombre des incidents survenus lors de la soirée, on déplorait, en plus de la disparition des bijoux, l’incendie d’un tas de feuilles qu’on avait mis un quart d’heure à éteindre et la disparition incompréhensible d’un petit tableau qui ornait l’un des murs de Trianon. Il s’agissait d’un paysage, et sa trace quadrangulaire restait bien visible sous le cordon de velours orné